

**«Il était une fois un jeune homme
qui partit de chez lui pour acheter des quantités de livres
et qui, l'âge venant (ne s'était pas pour autant assagi),
sans relâche, continua à en acheter ... »**

L'histoire d'une Collection
et des réflexions personnelles d'un collectionneur

Ce titre davantage emprunté aux contes de fées n'est pas totalement éloigné de la vérité, car seule une fée a pu exaucer complètement et miraculeusement mon vœu précoce d'être comblé de livres. Mais revendiquera-t-elle mon âme en contrepartie? Et en fait, n'en a-t-elle pas déjà pris possession?

Ce n'est pas une fée mais bien ma mère qui m'a raconté que lorsque j'avais entre deux et quatre ans, avant l'ère de la télévision, il suffisait de mettre quelques livres à ma disposition pour que je sois sage; il paraît que j'entreprenais alors de tourner les pages dans un sens, puis dans l'autre et ainsi de suite pendant des heures. J'aurais été encore plus heureux si j'avais pu les gribouiller, mais mon père – grand bibliophile – savait comment contrecarrer mon ardeur.

Enfant, j'aimais déjà lire, et aujourd'hui j'entends encore le précepte de mon père selon lequel les romans devaient s'emprunter à la bibliothèque puisqu'on ne les lit qu'une seule fois. J'ai effectivement observé ce précepte, des années durant, jusqu'à ce qu'il m'apparaisse clairement que les grands romans de la littérature mondiale, pour la plupart, regorgent davantage de trésors immuables que les travaux universitaires.

Vers l'âge de treize ou quatorze ans, je me suis mis à conserver consciencieusement des livres prenant plaisir à les voir s'empiler (je ne peux encore parler de «collection»). Il y avait déjà là mes premiers livres «ésotériques», des ouvrages sur le Tibet et l'Inde et également sur le Yoga. J'ai déjà évoqué, dans un entretien disponible sur internet, la profonde impression que me fit, vers l'âge de onze ou douze ans, *Le Troisième Œil* de Lobsang Rampa. Ce n'est que quelques années plus tard que je fus touché de façon vraiment décisive par l'influence orientale, après avoir lu Ramana Maharshi, dont la question récurrente du «je», m'interroge encore à ce jour.

Néanmoins, il m'est vite apparu que la plupart des ouvrages traitant d'expériences ésotériques relevaient davantage de l'imagination que du vécu des auteurs

eux-mêmes. Ceci contribua au fait que je délaissai – souvent injustement – les travaux théosophiques et anthroposophiques et leur préférâi ceux de Eugen Herrigel, Graf Dürckheim, Alan Watts et D. T. Suzuki; et dans leur sillage Carl Gustav Jung et Mircea Eliade, qui promettaient quelque chose de bien plus «authentique». À cette époque, comme tout jeune homme intrigué par les questions sexuelles, j'ai également lu Sigmund Freud.

Pour contrebalancer, je devorai avec autant d'enthousiasme les livres de développement personnel, particulièrement ceux qui me permettaient de rêver de richesse: Napoleon Hill, Dale Carnegie etc. mais aussi des analyses de Peter F. Drucker, à qui je suis énormément redevable. J'achetai donc des livres sur ces sujets, sans oublier ceux sur la magie (il s'agissait sans doute initialement d'une version «ésotérique» du rêve américain du self-made man). Je me rappelle que les premiers ouvrages furent ceux de H. E. Douval (Herbert Doehren). À l'époque, dans les pays germanophones, c'est dans les catalogues diffusés par l'éditeur Hermann Bauer, de Freiburg im Breisgau, spécialisé dans les livres ésotériques, que je trouvai de l'aide. D'ailleurs, je lui rendis visite afin de fouiller dans les rayons de son magasin. Dans les pays anglophones, les Editions Thorsons furent en mesure de me procurer quantité de livres de magie et de sorcellerie moderne.

Comme on pouvait s'y attendre, lors de mon premier séjour à Londres, à l'âge de 19 ans, je découvris immédiatement la librairie Watkins à proximité de Trafalgar Square et y passai des journées entières. Au préalable, j'avais travaillé durant deux mois dans un hôtel sur la magnifique île de Jersey, où j'avais empoché de jolis pourboires. Aussi, je ne me contentai pas seulement de fouiller dans les rayons de la librairie mais achetai bel et bien; à tel point que je n'avais plus assez d'argent pour manger. En effet, à cette époque-là, je fréquentais les communautés hippies ou les adeptes des Enfants de Dieu et de Hare Krishna, qui étaient bien hospitaliers. Aussi, au lieu de repas consistants, je pus m'offrir les premières éditions d'Aleister Crowley, qu'on pouvait parfois obtenir pour moins de dix livres dans les petites librairies. Dorénavant, j'emportais toujours mes acquisitions avec moi. Oui, la bibliophilie est également une activité physique. Les fondations de ma collection étaient ainsi posées.

La première édition, en 1967, d'*Experimentalmagie* du Dr. Klingsor (Prof. Dr. Adolf Hemberger) suscita en moi une énorme appétence pour les sociétés magiques et l'arcanes. Ce fut, je crois, le premier ouvrage dont j'étudiai la bibliographie avec autant d'avidité que le texte lui-même. Malgré la poursuite de mes études universitaires, j'avais déjà plusieurs activités rémunérées; ainsi, j'avais donc de l'argent à ma disposition et je m'efforçai donc de me procurer systématiquement tous les livres qui étaient mentionnés dans cette bibliographie – et bien sûr, sans l'aide d'internet. Le Prof. Hemberger m'a personnellement aidé dans cette tentative en me donnant les noms de ses relations au sein des sociétés magiques les plus diverses qui étaient disposés à vendre des ouvrages.

C'est également par l'intermédiaire du Prof. Hemberger que j'ai pu faire la connaissance d'autres bibliophiles. Je citerai tout d'abord Karl Worel, conseiller privé, dont la bibliothèque, dans ma propre ville, était constituée de quelques 5.000 ouvrages ésotériques, dont des textes d'alchimie parmi les plus rares. Aujourd'hui encore, je garde en lieu sûr ses journaux manuscrits comportant nombre d'expériences alchimiques. Worel exerça sur moi, sans aucun doute, une influence déterminante. Il avait déjà près de quatre-vingt ans lorsque je le rencontrai pour la première fois; ce qui m'impressionna, ce fut non seulement ses livres précieux, mais davantage encore le nombre de visiteurs qu'il recevait constamment. Leur intention était, bien sûr, de lui parler de ses travaux mais aussi d'avoir l'occasion de tenir l'un ou l'autre de ces livres rares entre leurs mains. Grâce à mon intérêt pour l'ésotérisme (chose encore inhabituelle à cette époque), j'avais fait la connaissance d'autres personnes d'un grand âge qui étaient extrêmement reconnaissantes de recevoir la visite de jeunes gens qui s'intéressaient à eux. Ce n'était pas le cas de Worel: je pouvais seulement lui rendre visite deux heures par semaine. Il avait tout simplement trop à faire et trop de visites. Malgré son âge avancé, il ne souffrait certainement pas de la plus petite once de solitude, ni d'un manque notable de cette énergie qu'insuffle le contact avec de plus jeunes. De plus, comme il correspondait volontiers avec des auteurs et collectionneurs réputés ainsi qu'avec certaines sociétés magiques de pays germanophones, il entretenait avec ces gens des échanges animés. À cette époque, il était déjà clair pour moi qu'être propriétaire d'une collection importante de livres offrait un antidote aux frustrations apportées par le grand âge.

Le fait était encore plus évident avec le cas d'Oskar Schlag, dont l'excellente collection ésotérique à Zurich fait aujourd'hui partie de la Zürcher Universitätsbibliothek. À l'origine, en tant qu'exilé allemand, il aurait pu lui être difficile de nouer des liens en Suisse. Pourtant, bientôt, il parvint à se faire des relations: des membres de familles aisées, souvent des femmes, qui apparemment lui firent des cadeaux – parfois généreux – pour enrichir sa merveilleuse collection de livres, d'objets d'art et orientaux. Pendant plus de vingt ans, je le rencontrai régulièrement chez lui pour échanger sur des livres; j'ai beaucoup appris à son contact et lui achetai également des ouvrages (il se justifiait toujours en arguant qu'il avait besoin d'argent pour ses voyages). Mais Schlag avait également un autre atout dans sa manche: il dirigeait une société magique, ce qui, naturellement, le rendait particulièrement attrayant. En tous cas, il ne me parut pas souffrir des frustrations du grand âge.

Comme ce fut le cas pour Schlag, c'est aussi par l'intermédiaire du Prof. Hemberger que je fis la connaissance d'Ellic Howe. Howe était toujours quelqu'un de très réaliste, c'est-à-dire qu'il vous enlevait toutes vos illusions lorsqu'il évoquait des sociétés initiatiques et en particulier la Golden Dawn. Chez lui, j'ai eu une fois le plaisir de contempler – et même de toucher – des vêtements et autres objets

magiques appartenant à cette fameuse société. J'ai pu examiner une autre collection ésotérique à l'O.T.O suisse à Stein/Appenzell. Il y avait là, Mme Borgert, Mme Aeschbach ainsi que Hermann Metzger lui-même, qui m'autorisa à explorer et compiler la volumineuse collection de cette société. Je me rappelle encore clairement avec quelle chaleur Metzger me recommanda *Alraune* de Hanns Heinz Ewers. Outre Crowley, je lus bon nombre d'ouvrages provenant de l'atelier de la Fraternitas Saturni, dont, à l'époque, j'avais déjà personnellement rencontré des membres éminents, par l'intermédiaire de Prof. Hemberger. On me proposa même, l'année suivante, de réorganiser l'intégralité de la collection O.T.O., mais malheureusement, malgré mon enthousiasme, ceci ne se fit pas. Aujourd'hui, la collection est intégrée dans la Collectio Magica et Occulta de la Kantonsbibliothek Appenzell Ausserrhoden à Trogen.

Les travaux du Dr. Henri Birven constituèrent pour moi une lecture essentielle. La clarté de son style d'écriture contrastait fortement, du moins selon ceux qui le connaissaient bien, avec son caractère autoritaire. Quoiqu'il en fut, c'est grâce à lui que j'ai pu me familiariser avec l'occultisme français – Lévi, Papus, etc. – que le Prof. Hemberger m'avait déjà recommandé. Il me guida également vers Julius Evola et de là, indirectement, vers d'autres représentants de l'«école ésotérique italienne» – Giuliano Kremmerz, Arturo Reghini et Massimo Scaligero ainsi que Tommaso Palamidessi – qui demeure pour moi parmi les plus intéressantes et profondes écoles ésotériques mondiales. De la même façon, c'est-à-dire grâce à ce détour par l'école italienne, j'ai rencontré René Guénon et l'«école traditionaliste» (Schuon, Nasr, Coomaraswamy et, plus tard, Küry et Ziegler pour les germanophones). Comme je trouvais, semble-t-il, toujours de l'argent pour acheter des livres, ma collection continua à s'enrichir et le «traditionalisme» constitue, à l'heure actuelle, une de ses thématiques essentielles.

Naturellement, mon salaire en tant qu'employé dans une grande entreprise d'exportation – je devais financer moi-même mes études universitaires – était tout juste suffisant pour les œuvres majeures de ces auteurs. Le luxe de pouvoir posséder l'intégralité des œuvres de mes auteurs favoris me fut accordé bien plus tard, lorsque je me fus mis à mon compte dans ce même secteur d'activité dont, auparavant, j'avais fait l'apprentissage en tant qu'employé d'une grande société. À mes débuts de travailleur indépendant, je vivais à Milan et c'est là que je commençai à bâtir ma vaste collection d'ouvrages italiens.

Puis vint mon séjour en Suisse où la Fortune me permit de rencontrer deux partenaires commerciaux hors du commun, bien que très différents l'un de l'autre. Grâce à la synergie créée par cette relation, mon profit s'avéra non pas divisé en trois, mais bien multiplié par trois. Mes achats de livres suivirent exactement la progression de ma nouvelle situation financière. Mes affaires me poussèrent constamment à voyager dans le monde entier et, par conséquent, je n'ai pas seulement fait des acquisitions à Londres chez Watkins, mais aussi à New York chez

Weiser, à la librairie du Graal à Paris, à la Libreria delle Meraviglie à Rome et à la Caves Book Shop à Taipei (petite explication au sujet de Taipei : dans ma jeunesse, Taiwan n'avait pas encore signé les conventions de protection des droits d'auteur et l'on pouvait donc encore s'y procurer de très coûteux travaux universitaires en plusieurs volumes – par exemple, *Science and Civilisation in China* de Joseph Needham – dans des éditions «pirate» à des prix avantageux).

En ce temps-là, il existait encore un grand nombre d'entreprises de vente sur catalogue spécialisées dans la littérature occulte. Avant tout, je dois mentionner un ami et expert en ésotérisme, Joscelyn Godwin. Rares sont ceux qui savent, qu'il a été un libraire d'ouvrages ésotériques anciens pendant seulement quelques années (plusieurs des livres que j'achetai chez lui portent fièrement son ex-libris) et qu'il publia quelques catalogues très intéressants. Puis, il y avait Todd Pratum, qui me vendit des livres rares pendant bien des années. J.D. Holmes, qui édite encore à ce jour des catalogues, facilita également ma quête de livres un peu pointus. En Angleterre, je sollicitais également Robert Gilbert de Bristol pour les livres de très grande qualité et Helios Book Services pour les titres «grand public» ainsi que Magis Books and Chthonios; en revanche, Quaritch's, la célèbre librairie d'ouvrages anciens, fut presque toujours trop chère pour moi. En Hollande, mon principal fournisseur fut naturellement Boekhandel Arcanum, propriété de W.N. «Nick» Schors, où je fis la plupart de mes achats. Je parlerai plus en détail de Nick Schors en temps opportun.

Il y a toujours eu en France un grand nombre de catalogues ésotériques : La Table d'Émeraude et la Librairie du Graal, par exemple, et plus tard Florence de Chastenay, Dervy et Intersigne. En Italie, mon premier fournisseur spécialisé fut Laszlo Toth des éditions Archè, qui, entre temps, avait implanté son siège social à Paris. Mais à l'époque, sa librairie était située près de la cathédrale de Milan. Les livres ésotériques que l'on pouvait y trouver étaient pour la plupart d'une qualité exceptionnelle – par exemple, au milieu des années 1980, on y trouvait les textes de magie sexuelle, jusqu'alors secrets, de Giuliano Kremmerz, dans des tirages les plus limités et à des prix de folie. Pour mon livre sur Eranos, c'est Toth, en France, qui me fournit les ouvrages français nécessaires; sa louable maison d'édition Edizioni Archè (Edidit à Paris) propose toujours aujourd'hui des livres dont la rareté et la qualité n'ont d'égales que les controverses dont ils font l'objet.

Plus tard, c'est Bruno Bertozzi et sa maison d'édition Edizioni Phenix de Gênes qui prit de l'importance pour moi. Bertozzi avait débuté en 1978 par des reproductions à faibles tirages de livres sélectionnés sur l'alchimie et l'hermétisme. Il s'était lui-même chargé de leur collecte. Comme l'intérêt pour ces textes difficiles était plutôt limité, il proposait en même temps des nouveautés ainsi que des ouvrages anciens en Italien et en Français, et se permettait toujours un certain standard de qualité. En tant que client de sa librairie, j'ai trouvé plusieurs livres rares, notamment sur des thématiques autour de Giuliano Kremmerz. À titre

exceptionnel, il proposait des documents originaux. Son service de spécialiste consistait aussi à proposer des éditions hectographiées, limitées, de livres et de manuscrits anciens et difficilement trouvables. Des textes rares étaient distribués par la librairie Primordia de Milan dirigée par Dario Spada et par Vittorio Fincati qui travaillait dans un domaine très spécialisé.

Mon principal fournisseur de livres allemands fut sans aucun doute Wolfgang Kistemann, dont les merveilleux catalogues étaient si riches en références bibliographiques; puis, Volker Lechler, que je considère maintenant comme le plus grand historien de l'occultisme moderne en Allemagne. Les dernières années, il y eut aussi Antiquariat Lange, qui, autant que je sache, est le dernier à imprimer des catalogues de livres occultes en Allemagne. Enfin, des éditeurs de moindre importance tels qu'Antiquariat Mühlen, J. Reinhardt, Scheppeler & Müller, Lotos Versand, Rainer et Scholz-Okkult me fournirent également des livres.

C'est auprès de ces libraires d'ouvrages anciens que je m'approvisionnai régulièrement pendant des années. Il y avait également des salles de ventes privées – la plus importante vente aux enchères dans le domaine de l'alchimie et de l'occultisme en Allemagne eut lieu à l'automne 1998 chez Zisska und Kistner à Munich. La moitié de la planète s'y était rassemblée et les prix atteignirent des niveaux incroyablement élevés.

Tout ceci fut le point de départ de mon énorme collection de catalogues d'ouvrages occultes anciens, collection que je complétais, comme je le pouvais, avec des acquisitions spécifiques supplémentaires de catalogues plus anciens et d'une importance particulière (Rosenthal par exemple). Des libraires d'ouvrages anciens non spécialisés proposaient parfois des œuvres ésotériques.

Il ne faudrait pas que j'oublie de mentionner qu'à la fin des années 70, j'étais associé dans Ansata-Verlag en Suisse, l'un des grands éditeurs germanophones d'ésotérisme. Mon associé Paul A. Zemp – qui malheureusement est mort beaucoup trop jeune – avait aussi commencé par la vente par catalogues de livres occultes; il était doté d'une culture bibliographique très étendue dont naturellement je bénéficiai. En outre, il connaissait tous les principaux éditeurs allemands, anglais, américains, français et italiens dans le domaine de l'ésotérisme et ceux-ci lui offraient leurs ouvrages dans l'espoir qu'il les introduirait sur le marché allemand. Après quelques années, je finis moi-même par tous les connaître – la Foire du Livre de Francfort annuelle étant un lieu de rencontre idéal – et j'en retirai un énorme avantage, car il me suffisait de dire qu'un certain livre m'intéressait pour le recevoir rapidement chez moi par la poste. Ainsi, des amitiés se nouèrent et persistent encore à ce jour – avec Gianni Canonico des Edizioni Mediterranee, par exemple, ou Ehud Sperling de Inner Traditions. Comme à l'issue de la Foire les éditeurs ne rapportaient chez eux qu'une petite partie des ouvrages exposés, je parvins aisément à décrocher des réductions de cinquante pour cent, même auprès d'éditeurs qui m'étaient totalement incon-

nus. Zemp, mon associé, qui se déplaçait toujours en voiture, m'en rapportait quelques-uns en Suisse.

Néanmoins, en règle générale, ma collection s'est développée à partir de mes lectures, puisque les notes de bas de pages et les bibliographies ont toujours exercées sur moi une immense fascination. Le cas de Julius Evola est un exemple classique; il traitait de si nombreux domaines de connaissance que j'étais également contraint de les explorer moi-même. Ceux-ci s'étendaient de l'art (Futurisme et Dada), à la philosophie (Platon, Pythagore, Schelling, Fichte, Personnalisme Français, Nietzsche, Existentialisme) et aux religions antiques (Rome, Mithras, Gnose), à l'alchimie, au Graal, à la franc-maçonnerie, au spiritisme, au taïisme, au bouddhisme, à l'islam, au tantrisme, à la magie, à la sexualité, à la politique, au fascisme et aux théories raciales. Je peux remercier Evola de m'avoir permis, à lui seul, d'acquérir environ deux à trois milles livres, car j'étais alors persuadé – et le demeure toujours – que je «devais» obtenir autant de témoignages divergents que possible dans chaque domaine. J'achetai des publications spécialisées écrites par Evola et à son sujet (lettres autobiographiques, etc.), surtout chez Renato del Ponte, éditeur du magazine d'études evolienne *Arthos* et longtemps directeur du Centro Studi Evoliani; en outre, Renato del Ponte me fournit, des décennies durant, des publications d'influence evolienne de moindre importance. En effet, ceci m'était quasiment indispensable, car hormis la traduction de certains de ses écrits, j'écrivais moi-même quelques textes sur Evola. Quand on s'attaque à un auteur aussi controversé, on doit au moins être bien informé à son sujet. Le fait que beaucoup de mes articles concernant Evola aient été traduits en italien est, ainsi, une satisfaction particulière pour moi.

Néanmoins, en ce qui concerne mon livre sur Eranos, ce fut le contraire qui se produisit. Les nombreux ouvrages de Rudolf Otto, Walter F. Otto, Karl Kerényi, Mircea Eliade, Gershom Scholem, Joseph Campbell, Henry Corbin etc. que je possédais, m'incitèrent, au départ, à me diriger vers les conférences d'Eranos, car ce n'est que relativement tardivement que je m'aperçus que tous mes «héros intellectuels» avaient assisté à ces conférences. Ce n'est qu'après cette «révélation» que je tentai de suivre la piste d'Eranos et, comme vous pourriez vous y attendre, en chemin, je tombai par hasard sur d'autres auteurs qui m'ont tout aussi fasciné.

Cependant, si l'on veut acquérir des livres vraiment rares, il convient de bien connaître les libraires spécialisés dans les livres anciens – ceux qui pratiquent ce que l'on appelle la chasse aux livres, i.e. en recherchant activement des volumes précis chez leurs confrères et lors de ventes aux enchères ou de successions. C'est parce qu'il connaît son client de longue date que le libraire-chasseur (qui doit posséder une bonne connaissance de la collection et qui parfois reçoit également des listes de livres recherchés par ses clients) peut lui proposer des ouvrages parfaitement adaptés. En ce qui me concerne, les trois «chasseurs de livres» les plus

importants furent Todd Pratum, Wolfgang Kistemann et Nick Schors, que je peux en outre qualifier d'amis. Il va sans dire qu'ils possédaient tous une connaissance bibliographique particulièrement exhaustive.

Todd Pratum débuta à San Francisco en 1981 et s'installa par la suite à Healdsburg, Californie, où en 2000, il fut confronté à une impasse financière qui l'obligea à mettre la clé sous la porte. Il est aujourd'hui installé à Oakland. Pratum se montra toujours disposé à effectuer pour moi des recherches d'ouvrages à bon prix – essentiellement en anglais – et me procura également des livres spécialisés pour mon premier livre sur Eranos. On le chargeait, à maintes reprises, de vendre l'intégralité de collections et de fonds provenant de successions, et comme je lui faisais confiance, je lui avançais souvent des sommes non négligeables. En retour, je recevais les livres extrêmement rares à de très bons prix. Au fil des années, il me procura la collection de livres de la succession de l'alchimiste Leonard F. Pembroke ainsi que de la documentation relative à la Golden Dawn et les précieuses *Seminar Notes* de C. G. Jung qui dataient des années 30; ces notes hectographiées avaient été transcrites et reliées par Mary Foote.

Wolfgang Kistemann commença à vendre des livres en 1987. Le premier catalogue fut également adressé à Ansata-Verlag et comme j'étais un associé de cette maison, j'en fus informé rapidement. Une longue «histoire d'amour» s'ensuivit, car Kistemann s'efforçait toujours de rendre les commentaires bibliographiques de ses collections aussi précis et complets que possible. Voilà qui est de nature à enchanter tout bibliophile. Comme la qualité de son travail progressait au fil des parutions de ses catalogues, ceux-ci sont très recherchés par les collectionneurs et autres aficionados. Je pense avoir la légitimité d'affirmer qu'il publia les catalogues les plus soignés que l'on puisse trouver au monde. Sans surprise, la collection complète de ses catalogues constitue une partie importante de ma collection. Il suffisait de les numériser pour avoir chaque description immédiatement, à portée de main, sur l'ordinateur. Il s'efforçait inlassablement d'enrichir les collections de ses meilleurs clients. Je lui suis particulièrement reconnaissant pour les études et les livres autographes qu'il m'a procurés, relatifs aux Illuminati, au Gold-und Rosenkreuzer ainsi qu'aux ariosophes. Cependant, son intérêt pour les manuscrits et les périodiques était tout aussi développé. Comme il fournissait probablement les collectionneurs les plus éminents (y compris Umberto Eco), il en vint à acquérir les œuvres en double exemplaire ou même leurs différentes versions. Ainsi, il me procura les manuscrits qui avaient appartenus au Prof. Hemberger et la collection d'Ekkehard Hieronimus, le spécialiste de Lanz von Liebenfels. Malheureusement, Kistemann a depuis longtemps cessé de proposer des documents de cette qualité et ne vend désormais – seulement par internet – que des articles que l'on trouve aussi ailleurs. Il préfère apparemment conserver pour lui-même les documents les plus admirables qui sont, sans aucun doute, encore en sa possession. Comme

tous les libraires exceptionnels spécialisés en bibliophilie, l'amour qu'il porte à son domaine est trop profond.

Le chasseur de livre le plus pittoresque et, très probablement, le plus important dans le domaine de l'occultisme en Europe était, indubitablement, W.N. «Nick» Schors d'Amsterdam (Boekhandel Arcanum); il fournissait des ouvrages à des gens tels que Gershom Scholem, C.G. Jung, Oskar Schlag, Antoine Faivre et Joseph Ritman (Bibliotheca Philosophica Hermetica). Dans sa jeunesse, il avait débuté sa carrière comme directeur de maison close; puis, il devint l'un des principaux marchands d'ouvrages érotiques rares et comptait parmi sa clientèle tous les adeptes de ce genre de littérature, des politiciens jusqu'aux hautes sphères aristocratiques. Son livre *Memoiren eines Erotica-Händlers*, publié sous le pseudonyme d'Armand Coppens, contient d'innombrables récits de cette partie de sa carrière. La quatrième de couverture du livre, édité à Hambourg par Gala Verlag en 1970, porte la mention «Cet ouvrage est l'un des plus étonnant jamais écrit». Son incroyable expertise dans ce domaine apparaît dans son avant-propos qu'il rédigea pour une ré-impression du fameux *Catalogue du Cabinet secret du Prince G****, qui développe savamment «l'amour, les femmes et le mariage».

Ce n'est que plus tard qu'il commença à se spécialiser dans la littérature occulte. On ne pouvait pas manquer d'admirer l'étendue de ses connaissances et je lui achetai souvent des livres rares dont je n'avais jamais entendu parler, pour la simple raison qu'il me les avait recommandés. Jamais je ne le regrettai. Il parcourait le monde pour se rendre aux foires, aux ventes aux enchères aussi bien qu'auprès de collectionneurs privés, achetant les plus beaux ouvrages qu'il pouvait trouver. En règle générale, ses livres étaient toujours en excellent état. Il acquit ainsi la réputation d'un libraire de livres anciens qui, même s'il n'était pas bon marché, était cependant extrêmement soucieux de la qualité. Il commença par publier de petits catalogues qui furent, par la suite, complétés, en alternance, avec des catalogues spécialisés consacrés à des ouvrages d'une grande rareté.

Le grand tournant de ma carrière d'acquéreur de livres se produisit en 1989, lorsque je revendis les parts que je possédais dans quatorze sociétés commerciales réparties dans treize pays différents et pus, par la suite, m'offrir des «rarissima». Ce fut peut-être un *kairos*, car à ce moment précis, Schors m'informa qu'il envisageait d'abandonner son activité commerciale après une troisième (?) crise cardiaque. Il voulait vendre son stock – que je connaissais à peu près, grâce à mes séjours à Amsterdam – et ne conserver qu'une centaine de ses ouvrages favoris. Je fis donc deux séjours à Amsterdam, durant lesquels nous examinèrent les livres qu'il possédait; mes yeux brillèrent à maintes reprises devant leur rareté et leur excellent état de conservation. Je dois admettre que, pour beaucoup d'entre eux, je ne pus résister à la tentation. La remise acceptable qu'il me consentit, par rapport au prix du marché, renforça encore ma résolution. Je reste toujours persuadé que – comme dans une vraie tradition commerciale – les deux parties y trouvèrent leur compte.

Avec le tournant du millénaire, cette période d'abondance en matière de collectes de livres prit fin tout comme celle de l'acquisition intensive de périodiques. Les livres rares étaient devenus trop chers et je dus, moi aussi, être plus économe (étant donné mes travaux sur l'ésotérisme, je ne voulais pas poursuivre mon activité commerciale). Par conséquent, je me contentais de combler les lacunes de ma collection d'ouvrages ésotériques des *xix^e* et *xx^e* siècles et d'acquérir de nouvelles publications. Celles-ci se mirent d'ailleurs brusquement à proliférer à ce moment-là. C'est avant tout grâce à Antoine Faivre que l'étude de l'ésotérisme a, peu à peu, trouvé sa place à l'université et c'est également à cette époque que les bibliothèques universitaires commencèrent à acquérir des ouvrages dans ce domaine. Alors qu'antérieurement il y avait eu tout au plus une douzaine de nouvelles publications importantes par an sur ce sujet, il s'en publie maintenant de plus en plus.

En matière de religion, il y avait toujours eu des livres universitaires de grande qualité, mais la seule chose importante, pour moi, était de posséder les livres en eux-mêmes, car j'étais essentiellement intéressé par leur contenu, sans me soucier du fait qu'ils soient ou non des éditions originales. C'était également fondamentalement vrai pour les écrits politiques et historiques, les livres d'art, la philosophie profane et même pour les œuvres littéraires, que je ne souhaite pas aborder ici. Ma collection n'est vraiment significative que dans le domaine de l'ésotérisme, bien que je considère les «autres» livres comme tout à fait essentiels à la compréhension du contexte intellectuel qui permet à l'ésotérisme de prospérer. Je me réjouis que, pendant ses visites, mon ami Joscelyn Godwin, en particulier, ait compris cette idée de la nécessité d'un juste équilibre.

Naturellement, stocker autant de rames de papier requiert de l'espace et bien que ma maison de la fin *xix^e* soit assez vaste, sa structure ne peut néanmoins en supporter le poids. En 1993, je fis donc construire une vaste annexe sur le modèle, mondialement connu, du Castel del Monte, construit par l'Empereur Friedrich II de Hohenstaufen dans la région des Pouilles, choisissant également l'octogone comme forme de base. Mon beau-frère, spécialisé dans la restauration des châteaux, a finalement transformé les indications chargées de symboles que je lui avais données en un agréable plan de construction. Ce projet pris forme grâce à l'intervention de deux artisans intelligents et dotés d'indépendance d'esprit et l'aide de leurs équipes.

Le chiffre huit est le symbole de la résurrection et de l'«éternel» accomplissement (l'*ogdoas* étant la terre de la perfection) – d'où la forme des baptistères souvent octogonaux. Selon une ancienne tradition interprétative, le Christ ressuscita le huitième jour, premier jour de la nouvelle semaine. L'*ogdoas* symbolise aussi le ciel des étoiles fixes ou le cosmos après avoir surmonté les sept anciennes planètes (cf. les sept niveaux initiatiques des mystères de Mithras). Dans le domaine des contes de fées, Blanche Neige « la plus belle de tout le pays » vit aussi « au-delà des sept montagnes ».

Les caractéristiques de cette bibliothèque sont ses fenêtres hautes et étroites réparties sur tous les côtés de l'octogone. Non seulement elles augmentent l'intensité de la lumière, mais elles apportent aussi à la pièce entière une certaine « touche » de sacré. Une petite coupole de verre offre une ouverture sur le ciel qui renvoie à un cercle doré sur le sol : ainsi, toute personne qui baisse le regard vers le cercle réfléchissant, l'élève en même temps vers le ciel – sur la terre comme au ciel. Malheureusement, le symbolisme originel est désormais en partie dissimulé par la multitude croissante d'étagères que contient la bibliothèque.

Au-dessus de la porte, unique accès depuis le monde « profane », est accroché un relief sur bois doré représentant la tentation de Jésus par le diable. Quiconque pénètre en ce lieu s'expose, en effet, à succomber à la tentation que représente l'apparence splendide des livres et à oublier l'essentiel, la quête en soi-même.

Une fois la bibliothèque construite, j'ai poussé un profond et sincère soupir, car j'ai pu enfin installer « chez eux » tous les livres que j'avais entreposés et j'ai pu les « passer en revue » dans leur intégralité. Quel plus grand bonheur pour un amoureux des livres ?

Mais pourquoi diable amasse-t-on autant de livres ? Parce qu'on préfère pécher par excès de prudence et pouvoir tout vérifier ? Parce qu'on a l'impression de posséder la connaissance accumulée dans ces livres, alors qu'on ne peut au mieux prétendre posséder du papier relié ? Parce que cela est socialement bien vu ? En d'autres termes, est-ce en raison d'un sentiment d'insécurité ? Il y a certainement là plus qu'une once de vérité.

Ici, l'aphorisme latin si admirablement mis en lumière par Nietzsche « aut libri aut liberi » (« des livres ou des enfants ») me vient à l'esprit. Ceci n'implique pas nécessairement la chasteté, mais bien le renoncement à l'instinct nourricier que Nietzsche a illustré avec tant d'irrévérence en disant « pondre des œufs, caqueter, couver » – source de joie d'un côté, mais grande dépense d'énergie de l'autre. Comme je n'étais pas destiné à avoir des enfants, il ne me restait que les livres.

De même, je repense également à l'« antithèse » de Mircea Eliade à laquelle Giovanni Casadio fit une allusion tellement suggestive de « l'antithèse entre la *libido copulandi* et la *libido scribendi* » qu'Eliade considérait toutes deux comme des manifestations de puissance créatrice, allant jusqu'à se lamenter en ces termes : « Quand je pense à ce que j'aurais pu créer si je n'avais pas été à ce point esclave de mes sens ».

C'est parce que ma curiosité en matière d'ésotérisme était inépuisable et que les ouvrages sur ce sujet étaient tout simplement introuvables dans les bibliothèques publiques (et, comme on pouvait s'y attendre, a fortiori, dans d'autres langues), que j'ai commencé à collectionner des livres. À terme, la collecte acquiert sa propre dynamique – du moins lorsqu'on prend conscience qu'on ne parviendra pas à lire, avant la fin de sa vie, tous ces livres dont on a un tel impérieux besoin. Il n'est pas rare qu'un désir quelque peu « vampirique » d'exhaustivité, qui, en fin de

compte, ne pourra jamais être entièrement assouvi, survienne également. Comme je le dis souvent à mes amis, « ce n'est pas moi qui possède la collection, c'est la collection qui me possède ». Un jour ou l'autre, on finit peut-être par croire – l'avidité ne dort jamais – que les livres constituent une sorte d'investissement et, ce faisant, on refuse de voir qu'une collection spécialisée n'a de valeur que pour les quelques êtres qui partagent les mêmes centres d'intérêts que soi – et encore, si l'époque est favorable ! De surcroît, il est somme toute rare que ces gens aient de l'argent.

Naturellement, je crois profondément que ces livres contiennent un savoir précieux, peut-être même une expérience acquise au fil des siècles, ce qui est d'une grande importance – surtout dans les périodes dominées par une conception matérialiste du monde et de perte de lien avec le cosmos. C'est aussi pour cette raison que j'ouvre si facilement ma porte aux groupes de personnes réellement intéressées. Néanmoins, chacune doit accepter au préalable de me soumettre un écrit qu'elle a rédigé, pour me permettre de juger de son sérieux. Les étudiants en sciences humaines en particulier – ceux qui étudient *History of Hermetic Philosophy and Related Currents* à l'université d'Amsterdam, par exemple – sont tout à fait les bienvenus et d'ailleurs viennent souvent, comme c'est le cas également de mes amis écrivains. Ce qui me chagrine, c'est qu'il y ait aussi peu d'étudiants autrichiens. Comme vous voyez, j'ai ici une vague idée d'une « académie platonicienne », mais je n'ai ni l'esprit de Platon ni l'argent de Lorenzo de Medici, qui, en Italie, durant la renaissance, encouragea les études sur l'hermétisme dans son Académie.

Une autre initiative, que je soutins avec enthousiasme, fut la fondation, avec Hildegard et Wolfram Frietsch, en 1995, de l'*Archiv für Altes Gedankengut und Wissen* (AAGW) pour transmettre cet héritage spirituel aux générations futures. Des textes rares devaient être réimprimés et complétés par une préface, afin d'élargir le lectorat. Nous envisagions des éditions numérotées, admirablement reliées et éditées avec soin, pour également donner aux livres une valeur tangible. Avec la mise en libre accès de ce type de textes sur internet et consécutivement à la crise économique qui sévit à la même époque, ce projet dû être abandonné. En revanche, notre souhait de voir ces textes largement diffusés fut exaucé, autant que nous pouvions l'espérer, par l'arrivée d'internet, et ce, même s'il est dans la nature humaine d'accorder peu de valeur à ce qui ne coûte rien. C'est dans ce même esprit que nous publions toujours des textes ésotériques rares, dans notre revue *Gnostika*.

Bien que je ne sois pas moi-même, dans mon domaine de prédilection, ni un « sage » ni un vrai érudit (c'est le droit que j'ai étudié à l'université), je souhaite cependant « passer le flambeau » et fais en sorte que soient préservés, par-delà ma mort, les précieux fondements de ce savoir. Par conséquent, j'ai élaboré le projet de créer une fondation que je pourrais ensuite transmettre à une bibliothèque

universitaire. Je privilégie celle de Zurich, car je dois énormément à la Suisse et que le multilinguisme y est une évidence. Cependant, les bibliothèques publiques n'ont presque jamais l'espace approprié pour accepter ce qui représente, maintenant, 40 000 livres et 200 mètres linéaires de périodiques. C'est pourquoi on me conseille constamment de faire numériser mes ouvrages les plus rares et de conserver les livres eux-mêmes. Or, qui va payer la numérisation, laquelle requiert beaucoup de temps ou suppose un nombreux personnel? Sans parler du temps que je devrais investir personnellement dans le processus, temps qui, à mon âge, devient de plus en plus précieux. Il me faudrait rester chez moi des jours durant pour tout superviser. Est-ce que j'en ai vraiment envie? Contrairement aux supports anciens comme les tablettes de pierre, le stockage numérique présente, en outre, l'inconvénient de ne pas être réellement durable et peut, dans le pire des cas, être l'objet de manipulations frauduleuses. Seul l'accès aux originaux garantit une certitude absolue. La numérisation et la préservation des originaux sont tout simplement complémentaires l'une de l'autre.

De plus, la digitalisation ne résout pas la question du sort de mes livres après ma mort. En règle générale, ne serait-ce que pour des raisons financières, un particulier n'a pas les moyens de s'offrir une collection d'ouvrages qui prend autant de place. C'est pourquoi l'une des principales raisons d'être de ce gros volume est la recherche de groupements pouvant être intéressés par la reprise de cette collection.

Autant qu'il est humainement possible, le statut de fondation devrait également garantir qu'aucun livre ne soit égaré. En raison de la situation financière délicate à laquelle mon pays natal est également confronté, qui entrainera tôt ou tard un relèvement de l'impôt sur la fortune, la formule de la fondation est une mesure de précaution supplémentaire pour m'éviter d'avoir à vendre certains livres rares dans le seul but de pouvoir payer les impôts sur l'ensemble des autres livres. Il me semble qu'un système de franchise fiscale pour les biens culturels serait naturellement à la fois préférable et plus rationnel – mais qui définirait la notion de «biens culturels»?

Ces délibérations démontrent simplement combien j'estime cette collection digne d'être protégée. Naturellement, il serait beaucoup plus simple de vendre les livres les uns après les autres sur plusieurs années et d'utiliser le produit de ces ventes pour me retirer sur une île paradisiaque.

Cependant, ce qui peut se produire ainsi que la concrétisation de mes idées sont écrits dans les étoiles, pour reprendre la terminologie du sujet qui m'intéresse. Le cours de l'histoire reste, espérons-le, toujours ouvert malgré les catastrophes climatiques que nous redoutons et le risque d'un effondrement économique ou politique.

P. S. : Pour qui se consacre à la collection de livres, malgré la beauté et la joie que cela lui procure, il existe aussi des moments où il est pensif ou même mélancolique : pour lui, la vie passe encore plus vite. Mais il ne le réalise qu'à un âge avancé, lorsqu'il est déjà presque trop tard. Le temps passé à collectionner est tellement important (catalogues et offres d'achat à lire, commandes à passer, règlements à effectuer, listes de livres à établir, classement, etc.) qu'il trouve à peine le temps, pendant l'année, d'avoir une vie sociale ou de discuter avec sa famille ou ses amis. C'est précisément parce que j'ai collectionné un si grand nombre de livres, qu'il me restait peu de temps pour la lecture, et j'étais dans l'impossibilité absolue de m'adonner à la plupart de mes autres centres d'intérêts. Voilà le paradoxe classique du collectionneur. Néanmoins, j'ai toujours eu un chien qui m'attendait à l'extérieur de la bibliothèque et dont le regard emplis de loyauté me rappelait à mes responsabilités. C'est ainsi que je ne suis pas passé à côté de toutes les beautés de la nature.

